

Une motion du Comité International Olympique qui, avec tristesse et regrets, a condamné l'abstention de quelques nations aux Jeux

« A la veille de l'ouverture des Jeux, le Comité International Olympique, dans sa première séance, a officiellement appris par son président, M. Avery Brundage, qu'un très petit nombre de pays se retireraient des Jeux pour des raisons autres que celles concernant le sport.

Le Comité International Olympique, organisation purement sportive, exprime à la fois

sa tristesse et ses regrets pour ces abstentions, considérant qu'elles vont à l'encontre des idéaux olympiques. »

Cette résolution fut votée à l'unanimité par tous les membres présents et adressée aux Comités Nationaux Olympiques de

HOLLANDE - ESPAGNE - SUISSE - LIBAN - IRAK - CHINE (de Pékin).

M. Avery Brundage a parlé

« Toute personne civilisée éprouve une répugnance devant le sauvage massacre qui déchire la Hongrie, mais quels que soient les événements politiques qui se déroulent dans le monde, il n'y a pas de raisons que soit détruit l'esprit de coopération internationale et de bonne volonté qui forment le noyau du mouvement olympique. J'insiste sur le fait que les Jeux Olympiques sont des compétitions entre individus et non entre nations.

Nous espérons que ceux qui se sont abstenus de prendre part aux Jeux de Melbourne reconsidéreront ce problème. Si dans ce monde imparfait, la participation au sport devait être suspendue chaque fois que des politiciens violent les lois de l'humanité, plus aucune compétition internationale ne serait possible. Ne serait-il pas plus raisonnable de transférer l'esprit sportif des stades dans d'autres aires? »

TRÈVE

A l'occasion de sa 52^e session de Melbourne, le Comité International a précisé — une fois de plus — que pendant env. 1200 ans une trêve était proclamée pendant la durée des Jeux Olympiques de la Grèce ancienne. Cet idéal qui nous anime est resté un de nos principaux objectifs. Le Comité International Olympique, au nom des dizaines de millions de supporters du mouvement olympique répartis dans les quatre-vingt-neuf pays reconnus par lui, tient à attirer l'attention du monde sur ce principe et à souligner l'atmosphère amicale et de bonne volonté qui n'a cessé de régner parmi les athlètes, les officiels et les spectateurs de plus de soixante pays, qui observèrent les règles du sport amateur et de franc jeu pendant les Jeux de la XVI^e Olympiade à Melbourne.

Décembre 1956.

Avery Brundage, président.

Discours d'Avery Brundage

lors de l'ouverture solennelle de la session du Comité International Olympique, à Melbourne, le 19 novembre 1956

Votre Excellence, Votre Altesse Royale, Monsieur le Premier Ministre, mes Lords, Mesdames et Messieurs,

Sur le point d'ouvrir les Jeux célébrant la XVI^e Olympiade de l'ère moderne, nous voici réunis à Melbourne, en Australie, en un point du globe

presque aussi éloigné qu'il est possible d'Olympie, le lieu d'origine des premiers Jeux. Nous nous trouvons dans un autre hémisphère, sur un autre continent. Ce fait, à lui seul, est plein de signification. Ne marque-t-il pas l'immense trajet parcouru, au cours de ces soixante dernières années, par le

Mouvement Olympique ? Si nous sommes ici aujourd'hui, nous le devons à Sir Raymond Connelly, alors Lord Maire de Melbourne, à notre collègue Sir Harold Luxton, ainsi qu'aux autres membres du comité restreint qui conçurent l'idée de célébrer les Jeux aux antipodes et firent le voyage, voilà sept ans, de l'autre bout du monde jusqu'à Rome, où siégeait le Comité International Olympique, afin de convaincre celui-ci que l'entreprise était réalisable.

Nous le devons aussi à ceux qui firent de ce rêve — et nombreux étaient alors ceux qui le considéraient comme tel — une réalité : aux autorités de la Ville de Melbourne, à l'Etat de Victoria, au Gouvernement fédéral d'Australie, qui assurèrent les fonds ; au Comité organisateur, présidé par l'honorable W. S. Kent Hughe ; à la Fédération Olympique Australienne ; enfin, et pour beaucoup, au constant et solide appui, spécialement aux moments les plus opportuns, des deux membres australiens du Comité International Olympique, Messieurs Hugh Weir et Lewis Luxton. L'organisation d'une entreprise aussi vaste et compliquée était une tâche écrasante et exigeait les efforts concertés de tous pour aboutir au succès. Il faut le reconnaître, nous n'avons pas été sans craintes ni soucis, jusqu'au moment où nous avons compris que si les Australiens insistent parfois pour faire les choses à leur façon, quand ils prennent un engagement, ils le tiennent. Ce fait m'a été confirmé, lors de mon séjour ici, il y a dix-huit mois, par le Premier Ministre, le très honorable R. G. Menzies, au cours de notre dernier entretien. Cet homme inspirant la plus haute confiance, j'ai cessé dès lors de me faire du trac. Et j'ai eu raison ; nous en trouvons ici la preuve aujourd'hui, et les Jeux, j'en suis persuadé, établiront de nouveaux records, non seulement sur la liste et sur le terrain, mais aussi sur le plan de l'amitié et de la compréhension internationales.

Quinze Olympiades se sont écoulées depuis que le Baron de Coubertin, souvent seul, et au prix d'épuisants efforts personnels, réussit finalement, surmontant les doutes et les hésitations d'un monde sceptique, à rendre à la vie, après une interruption de 1500 ans, les Jeux Olympiques. Aucune autre entreprise créée par l'homme n'a jamais connu une aussi longue durée. Les Jeux antiques ne furent abolis qu'après la conquête de la Grèce par les Romains, quand s'établit une ère nouvelle et différente. Le Mouvement Olympique moderne commence aujourd'hui douze lustres et a atteint à la maturité. Passons en revue ses étonnantes réalisations au cours de ces soixante années.

Dans l'antiquité, les Jeux n'étaient ouverts qu'aux Grecs, de même souche, pensant et agissant de façon plus ou moins semblable. Les autres peuples passaient pour des barbares, incapables d'y participer. L'idée de Coubertin n'était pas de limiter les Jeux à un seul pays, ni même à une seule race. Ils devaient être ouverts à la jeunesse du monde, sans discrimination de couleur, de foi ou de convictions politiques. Considérant la diversité des langues, des situations économiques, du développement social, la plupart des gens consultés déclarèrent ce programme impossible. Pourtant, le Mouvement Olympique est accepté aujourd'hui par toutes les nations civilisées. Au début, les Jeux de l'ère moderne ne comptèrent qu'un nombre restreint de participants, presque tous des Européens.

A part les Etats-Unis qui envoyèrent une petite équipe rassemblée en hâte, il n'y avait comme non-Européens, que des Australiens... point de Sud-Américains, point d'Africains, point d'Asiates. Aujourd'hui, nous avons ici des représentants de tous les continents et de tous les pays importants, tous également respectueux des mêmes règles et règlements, tous déterminés à les observer. Aucun code, pas plus religieux que civil, n'a jamais été accepté de façon aussi universelle.

Comment se fait-il que le Mouvement Olympique ait ainsi été adopté par le monde entier ? C'est que ses principes sont si solides et si fondamentaux qu'ils en appellent à chacun, et le fait que les peuples de plus de quatre-vingts pays différents croient au fair play et au bon esprit sportif, et soutiennent avec enthousiasme une entreprise aussi idéaliste, constitue pour le monde d'aujourd'hui, par ailleurs si gravement divisé, un immense espoir.

On a pu critiquer, il est vrai, qu'à l'inverse de l'Age d'Or où une trêve Olympique interrompait toute guerre pendant la durée des Jeux, nous, après deux mille ans de civilisation, nous interrompons les Jeux pour poursuivre la guerre. Mais hélas, si l'un des objectifs des Jeux est de développer la bonne volonté entre nations, le Mouvement Olympique ne dispose ni de soldats ni d'argent. Il ne peut donc, arrêter la guerre. Par contre, il peut proposer un bon exemple, et c'est ce qu'il fait. Mais ce ne sera que lorsque les politiciens du monde auront adopté les principes de fair play et de bon esprit sportif en vigueur sur le terrain du sport amateur, que les guerres deviendront inutiles.

A moins qu'on ne considère ceci comme futile, parce qu'il ne s'agit ni de canons ni de dollars, on devrait se souvenir qu'ici-même, à Melbourne, se trouvent réunis et mêlés sur les terrains de sport, soumis aux Règles Olympiques et les respectant tous, des représentants de pays qui n'entretenaient point entre eux de relations diplomatiques. Et pour mieux démontrer encore le merveilleux pouvoir de la grande idée Olympique, rappelez-vous les VII^{es} Jeux d'Hiver à Cortina d'Ampezzo, où l'équipe allemande, composée d'athlètes de l'Allemagne de l'Est et de celle de l'Ouest, revêtus du même uniforme, avait les mêmes chefs et le même drapeau. Ce sera également le cas ici, à Melbourne, grâce au Dr Karl von Halt, président du Comité de l'Allemagne de l'Ouest, et au président Heinz Schöbel, du Comité Olympique de l'Allemagne de l'Est, qui ont su mener à bien des délicates négociations. Voilà un très remarquable exemple du pouvoir olympique ; la réponse à un problème qui a dérouté les chancelleries du monde.

Il y a quelques mois, j'ai eu le plaisir, sur l'invitation du Prince Gholam Reza Palhavi, membre du Comité International Olympique pour l'Iran, de visiter ce pays au moment de la célébration de sa Semaine Olympique. J'eus alors l'occasion de me rendre à Ispahan et d'y voir l'impressionnant terrain de polo de l'ancienne Perse, transformé, aujourd'hui, en place principale de la ville. A l'époque où ce terrain servait au jeu, seuls les rois, les princes et les nobles s'adonnaient au sport. La lutte pour la vie suffisait à remplir l'existence du reste de l'humanité. Aujourd'hui, les conditions sont changées, et chacun peut s'adonner au sport. Pour un concurrent inscrit aux Jeux Olympiques, des milliers de candidats s'entraînent. Il est donc de première

importance qu'il soit bien entendu que le sport doit être et rester amateur, sinon, il n'est plus du tout du sport, — il est une affaire — une branche de l'entreprise des délassements et divertissements. Cette entreprise, cela va sans dire, n'a rien de mauvais en soi, elle peut être aussi honorable que toute autre entreprise ; mais si le sport doit déployer toutes ses valeurs sociale, morale, éthique et éducative, il doit être pratiqué pour lui-même, comme une vocation et non comme une carrière. Il existe des choses qui valent plus que l'argent — des choses qu'on ne peut acheter — et l'une d'elles est la médaille olympique.

Ce n'est pas seulement pour couronner des champions et battre des records que Coubertin a rétabli les Jeux. Il avait en vue, c'est exact, à la fois les bienfaits physiques et la bonne santé résultant de l'application de programmes d'entraînement physique et de sports de compétition. Mais son idée allait beaucoup plus loin ; elle embrassait en même temps toutes les autres valeurs, sociale, éthique, esthétique, morale et éducative, contenues dans les principes olympiques et qui, peut-être, sont plus importantes que les médailles et les records. Ces valeurs, il est vrai, ont parfois été négligées. A l'origine, les Jeux antiques, ne comportaient qu'une seule épreuve d'athlétisme ; ils étaient avant tout un festival religieux destiné à rendre hommage aux dieux. Les beaux-arts y jouaient un rôle essentiel ; il s'agissait de composer des odes, de réciter des poèmes épiques, de jouer des drames, de présenter des sculptures, d'exécuter de la musique. En dernier lieu, venait l'unique course dans le stade, où la grâce et la beauté étaient estimées au même titre que la vitesse et la force. Tous les participants cherchaient à se surpasser, non en vue d'une récompense matérielle, mais pour témoigner à leurs dieux combien ils priaient leurs bénédictions, pour la joie du succès, pour les louanges et les applaudissements de leurs pairs, et pour la satisfaction de faire de leur mieux. A part une couronne d'olivier sauvage, ils ne recevaient ni prix, ni récompense — la gloire de la victoire leur suffisait.

Cette conception de l'amateur était un fait nouveau — elle correspondait au dit *Age d'Or* à un épanouissement et à une floraison sans précédents de la civilisation. Hélas, les Jeux devaient se commercialiser, tomber dans des excès que flétrirent les érudits et les philosophes du jour et de l'époque, dénonçant la subvention et le prosélytisme des concurrents, l'abus de la force et autres excès : l'*Age d'Or* avait vécu et la gloire de la Grèce s'évanouit.

La flamme olympique

Le vendredi 2 novembre dernier la flamme olympique fut allumée à Olympie, lieu des Jeux antiques. Selon les traditions une « prêtresse » remit le feu sacré allumé par les rayons du soleil au premier relayeur du flambeau à destination de Melbourne, d'après un rite plusieurs fois millénaire. Le premier coureur s'est élancé à travers les colonnes mutilées et les oliviers du Péloponnèse en direction d'Athènes, d'où la flamme s'est

Le Baron de Coubertin n'ignorait pas l'histoire des Jeux antiques, aussi, quand il les rétablit, chercha-t-il à les munir de garanties qui leur éviteraient le même sort. « Je n'ai pas ressuscité les Jeux pour le cinéma ou les bureaux d'affaires, » a-t-il dit. Il les souhaitait semblables aux Jeux originaux de l'*Age d'Or*, comme l'offrande du meilleur de leurs efforts par les concurrents, les officiels et les organisateurs, offrande dédiée au Mouvement Olympique, sans idée de récompense. Nul n'est autorisé à tirer un profit des Jeux Olympiques. Exigeant le sacrifice de tous, il est surprenant qu'ils se soient développés et aient ainsi prospéré en notre époque de matérialisme. Le fait est que les Jeux Olympiques ne sauraient exister en tant qu'entreprise commerciale — leurs frais sont beaucoup trop élevés. Pour durer, ils doivent rester amateurs et bénéficier des services gratuits de tous leurs participants, aussi bien des athlètes que des officiels ; sinon, ils sont condamnés, car leurs recettes sont insuffisantes pour payer tous ceux-ci. Le public a soutenu les Jeux, parce qu'ils sont une manifestation désintéressée, une entreprise idéaliste, consacrée à l'amélioration de l'humanité et à la pacification du monde. Le prestige dont jouit le Mouvement Olympique et le respect qu'il inspire viennent de ce que sa philosophie, ses principes fondamentaux, sont universellement approuvés.

Le Comité International Olympique n'a cessé de veiller à ce que les Jeux restent dignes, purs, propres, et honnêtes, tels qu'ils furent conçus par leur sage et prévoyant rénovateur. Ils ne doivent pas devenir le champ de bataille des influences nationales, une machine à fabriquer de l'argent pour les participants et les officiels, ni un cirque ou un carnaval pour entraîner les athlètes dans une carrière professionnelle qui remplira les poches de leurs managers.

Nous sommes heureux de nous trouver ici, en Australie, pour assister à la mise en œuvre, sur un autre continent, des idées Olympiques. L'Australie, un des rares pays qui, en 1896, aient répondu à l'appel du Baron de Coubertin, a participé, depuis lors, à tous les Jeux. Cette dévotion de la première heure à la cause et sa constante fidélité, malgré des dépenses considérables en temps et en argent, furent une des raisons de l'acceptation de Melbourne pour la célébration des Jeux. Ils remporteront, nous en sommes maintenant certains, un grand succès. Nous avons reçu ici un chaleureux accueil et nous vous remercions, une fois de plus, pour tout ce que vous avez fait.

envolée pour l'Australie. Trois cent cinquante athlètes se sont relayés sur les 350 km. d'Olympie à Athènes. Dans cette ville une brève cérémonie se déroula le 3 novembre à 10 h., tandis qu'un avion s'envolait, emportant la flamme dans une lampe de mineur sarroise, à destination de Darwin où il se posa le 6 novembre à 21 h. 25. Les 1450 km. séparant Darwin de Cairns furent franchis par un avion de la R.A.F. australienne et c'est